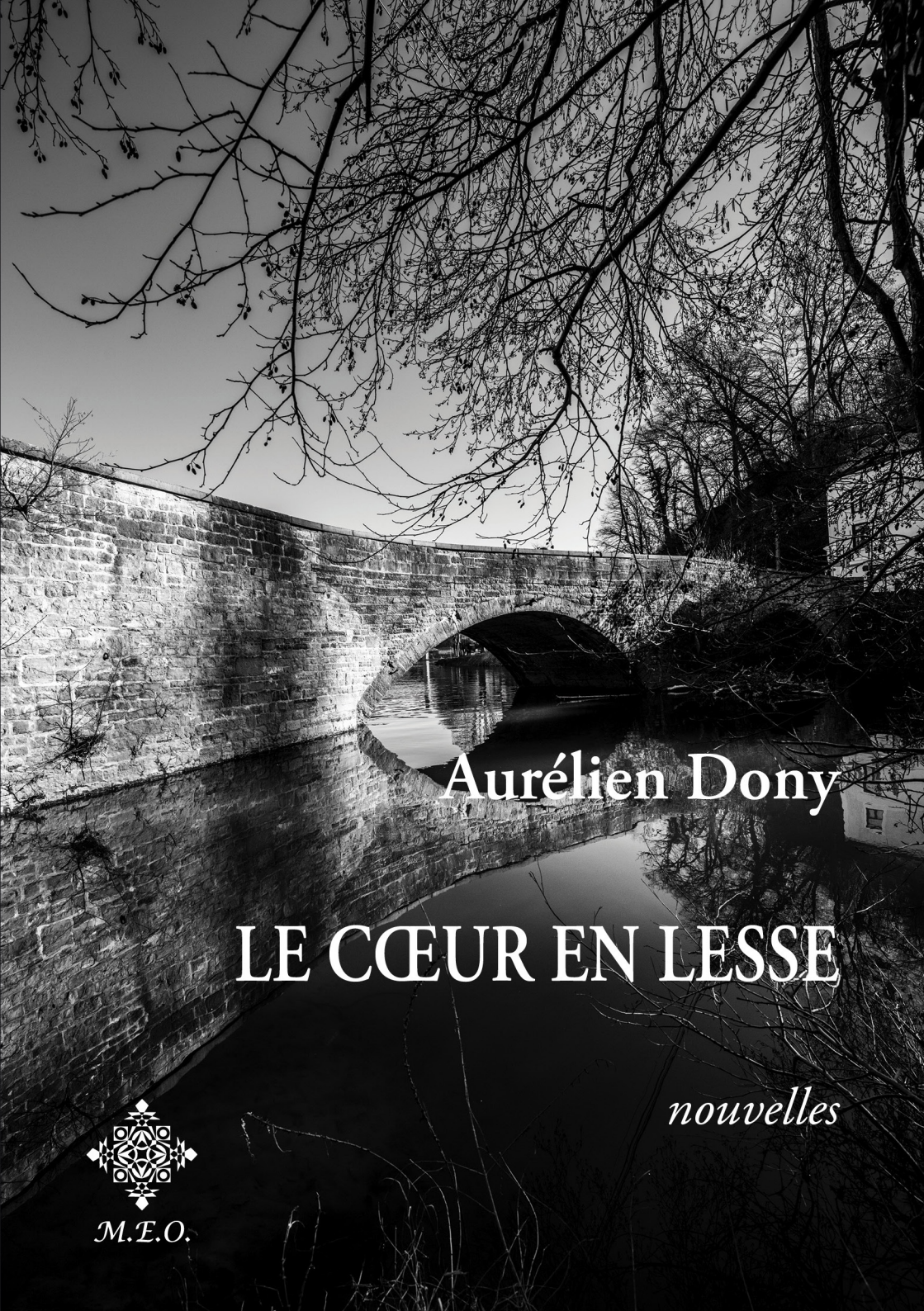

Aurélien Dony

LE CŒUR EN LESSE

nouvelles

M.E.O.

Aurélien Dony

LE CŒUR EN LESSE

nouvelles



« *L'enfance est une notion géographique* »
Jacques Brel

Je tiens à remercier Michel Dony, mon père,
pour son précieux travail de relecture.

Léa

– Papa, c'est quand qu'on achète un bateau ?

Elle me disait cela en levant vers moi ses grands yeux bleus. Elle souriait. Sans doute qu'elle était déjà capitaine, qu'elle voguait sur les eaux calmes de la Meuse, qu'elle poussait son navire jusqu'à Liège, peut-être plus avant. Maastricht ? Sa main dans la mienne, nous suivions le chemin de halage. Nous nous promenions souvent, elle et moi. D'abord pour donner à manger à Picasso, Picassiette et Coulapic, nos canards à nous, et puis, plus tard, pour rêver au bord de l'eau une enfance en partance.

C'était l'automne. Ça sentait bon les feuilles mortes et la mélancolie. J'ai des souvenirs en carte postale plein les tiroirs de ma mémoire. Tout encombrés de nous, encore.

– Quand nous aurons fait nos preuves sur une coquille de noix, lui disais-je.

– Mais papa, c'est trop petit, une coquille de noix ! On n'aura pas de place ! Et où c'est qu'on va mettre tes pieds de géant ? Hein ? T'y as pensé, papa, à tes pieds de géant dans notre coquille de noix ?

Et Léa s'arrêtait, fixait mes chaussures. J'étais d'accord : impossible, même dans une coque de noix de coco.

Nous étions seuls sur le chemin. Les oies sauvages portaient très haut leurs cris de déjà loin. Ici, le temps se compte autrement qu'en secondes.

Je tenais dans ma main ses doigts d'enfant. Tout près de Meuse, pas loin de Lesse, nous baladions nos cœurs sous les rayons d'un dernier soleil chaud. Je le savais, qu'elle grandirait, qu'elle le prendrait, son bateau, qu'elle le prendrait sans moi.

– Nous partirons, papa. On ira voir la mer ! Tu t'en souviens, papa, la mer ? Vous chantiez des chansons, maman et toi. Vous rigoliez tout le temps !

– Oui, je m'en souviens, mon cœur.

Je n'avais à Anseremme que les mouettes pour chanter avec moi le souvenir du sable et des chansons. Et Léa, un week-end sur deux.

– Venez, capitaine, on rentre !

Nous reprenions la route à rebours.

Léa fêtera demain ses vingt-cinq ans. Et moi, sur le halage.

L'étranger

On dit souvent que le geai est le gardien des bois. Qu'il veille sur la forêt. Que dessous les branches du chêne, à l'orée des champs, il houspille le paysan et raille ses travaux. On dit… Vous savez, les légendes…

Fin octobre, fin de journée, fin de soleil. Dréhance s'habille de rouge et d'or. On parle bas, dans les maisons : on se prépare à la nuit. L'hiver à la porte, on cherche à se maintenir, à ne pas céder au frimas. La tentation est forte de rester chez soi.

Mais il y a le fumier à répandre, les bêtes à nourrir, les éternelles besognes. J'ai l'impression d'avoir fait cela toute ma vie.

En vérité, je ne me souviens plus de rien. Je veux dire, d'avant. De mon pays, de ma famille, de la mer… C'est loin, la mer. À Tanger, le soleil ne se couchait pas dans le froid.

Dix, quinze, vingt ans… De Bruxelles à Liège, de chantier en insultes, de haine en rancœur, j'ai trouvé refuge aux portes de l'Ardenne. On ne s'attend pas à poser ses valises et à peine le sont-elles qu'on craint de les reprendre. Je suis fatigué du voyage.

C'est drôle. Je devais être le premier Arabe à m'installer ici et pourtant, je n'ai choqué personne. Au contraire, j'ai été accueilli. Est-ce de vivre dans le froid qu'ils ont le cœur si chaud ?

Je travaille à la ferme. Madame F., une fois veuve, m'a demandé mon aide. À moi. L'étranger. J'ai accepté.

Adopté mais pas moins apatride. À travailler la terre, mais toujours sans racines.

J'ai appris les sentiers forestiers, le parfum des feuilles, le murmure de la Lesse qui émeut nos collines. J'ai appris la

langue et la terre d'un même coup. Taiseux et solitaire, j'allais à travers bois m'écouter en silence. Prier, aussi. Loin des mosquées et des imams, je m'étais fait à l'idée de m'inventer un temple. J'ai choisi la superbe des chênes, le chant des merles, le vol des oies : j'ai trouvé Dieu dans l'éclosion d'un bouton d'or.

Le soleil aujourd'hui enflamme l'horizon. Une éolienne, là-bas, moulin moderne, a suspendu sa course : fini pour moi de courir. Je descends le sentier. Plus bas, les premiers pins et les bois du baron. J'y entrerai comme en secret, comme on dessine pour soi. J'y entrerai pour y mourir un peu.

J'ai besoin d'espace, de ciel à travers les branches, de vent sur ma peau. J'ai besoin d'appartenir à l'écorce des bouleaux, aux plumes des tourterelles, au cours de l'eau. Je veux m'enraciner, devenir ce tout dont je suis.

Pas un bruit, dans la forêt. Derrière moi, la ferme, les champs et l'éolienne. Je ne resterai pas longtemps. Juste une minute ou deux. Tenter encore d'être des leurs.

Je lève les yeux. Les feuilles rougissent. Quelqu'un pour reconnaître enfin mes charmes de métèque ? Je sens mon cœur léger, dans ma poitrine. Entre les arbres, j'aperçois une mésange à longue queue. Minuscule. Magnifique. Elle me regarde. Je la regarde. Nous nous reconnaissons. Elle me dit quelque chose. Doucement, à demi-mot. Je tends vers elle mon oreille droite. Je suis ému aux larmes. Je vais lui parler, lui dire que…

Elle s'envole. Sur une branche, penchée vers moi, un geai. Il crie, il crie à tue-tête. Il alarme les siens. J'allais presque oublier… Je suis un étranger.

Sur les rails

13 h 59. Regard sur la montre à gousset. La moustache frémit. Émile tapote son plastron de sa paume droite : tout se passe comme prévu. Le quai n° 2 est libre, dégagé, prêt à accueillir les voyageurs.

Ils viendront chargés des courses du marché, avec, sous le bras, une gazette française. Ils rentreront chez eux, parleront des voisins avec entrain. « Oh oui, charmants, les Français du Nord. Différents : plus frustes mais plus cordiaux. On y retournera, hein, Arthur ? »

D'autres viendront trouver à la frontière belge des paysages autrement enchanteurs que les rives de Givet. Des promeneurs de tous poils, des peintres du dimanche, des cueilleurs de jonquilles… Ils boiront à la source un soleil infusé dans le fleuve. Ils rentreront chez eux, accrocheront aux murs des pétales de coquelicots, des ailes de papillons. Beaucoup viendront passer un week-end à Anseremme, petit village entre Meuse et Lesse. Là, ils prendront le temps d'apprécier les premiers signes de l'été, de profiter des rayons de miel, sur le bras, de la douceur du vent, sur la joue. Anseremme chantera ses pastorales sans la moindre fausse note.

14 h. Tiens, retard inhabituel, s'étonne Émile. Il vérifie le tic-tac de sa montre, la secoue, par précaution, la glisse dans sa poche. Une question de temps. Toujours une question de temps. Lui, il est né à une époque où les trains arrivent et partent à l'heure, où les navetteurs, les touristes, sourient au contrôleur, au chef de gare, leur adressent un mot.

– Et comment vont les enfants ?

– Oh, tu sais, ils poussent aussi vite que le pissenlit !

– La plus grande termine ses primaires ?

– Exact. Elle s'en sort plutôt bien.

– À la bonne heure !

Pas plus, pas moins. Des mots qui caressent le cœur, le réchauffent. Émile avait ainsi noué des liens avec des hommes, des femmes, qui lui étaient devenus familiers. Émile, il était de la vieille école, celle où l'on apprend à être poli, à dire bonjour, au revoir, merci. De celle où l'on s'inquiète d'un voyageur égaré, où l'on rend service, où l'on prête main-forte. Il savait que la vie s'apprend entre routes et chemins de traverse, qu'on n'est jamais aussi libre que lorsqu'on respecte les règles. Une drôle de logique qui lui valait le sobriquet de « Contre-sens ».

14 h 10. Là, il y a un sérieux problème. Émile s'agite, fait les cent pas le long des rails. Jamais de sa vie le train Givet-Dinant n'a accusé un tel retard. Il cherche à sa ceinture le talkie-walkie de la compagnie.

– Jean, pourrais-tu me renseigner ? Le train… Jean… ? Jean ?

Grésillements. Jean ne répond pas. Décidément, il se passe des choses louches.

Émile s'impatiente. Il s'avance vers le chef de gare.

– Dites, que fait le train de Givet ? Déjà plus de dix minutes de retard et…

– Monsieur, cette ligne est fermée depuis l'an 2000.

– Fermée ? Allons, ne dites pas de bêtise. Je suis contrôleur. Émile, Émile Landermont.

– Je ne connais personne de ce nom-là dans nos services, veuillez m'excuser.

– Mais…

Émile ne comprend pas. Est-ce lui, le chef de gare ? Un menteur, tout au mieux.

Il sait, lui, que le train file, le long de la Meuse, qu'il traverse le tunnel taillé dans le rocher Monia, que les voyageurs s'extasient devant Anseremme qui se dessine, qu'ils s'émerveillent d'apercevoir, sur leur droite, la Darse, ce port de plaisance où viennent s'amarrer des bateaux de toute sorte, puis le prieuré et ses jardins anglais ; il sait la couleur fauve des papillons qui mettent du rouge au gris des rails et des cailloux, ceux qu'on aime à voir, quand le train ralentit ; il sait le bonheur des Français d'arriver en vacances et le plaisir des Belges de rentrer chez eux. Il sait…

– Émile…

– Simone ? Qu'est-ce que tu fais là ? Tu sais bien que je travaille, que je…

– Viens, Émile.

Elle s'avance vers lui, lui prend la main, le regarde, attendrie. Elle pose un baiser sur ses lèvres, plonge son nez dans sa moustache. Émile revient à lui.

C'est encore flou. Mais l'ombre s'éclaircit.

Ils montent dans la voiture. Simone, avant de démarrer, pose une main sur sa cuisse. Elle lui sourit. Ses yeux verts, amoureux, lui ôtent l'envie de pleurer : elle est là, maintenant.

Simone fait route. Ils rentrent à Anseremme, avenue Mandietta.

– Je veux voir, murmure Émile.

Simone gare la voiture devant l'église Sainte-Anne, sur la rive gauche. Ils traversent l'écluse et gagnent la grand-route. Une voiture s'arrête. Ils gravissent un talus et les voilà sous le pont du chemin de fer. Un train file vers Bertrix. Sous la portée